

## Essais étrangers

---

Number 33, October–November 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20093ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1988). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (33), 58–66.

L'HOMME DE L'ART

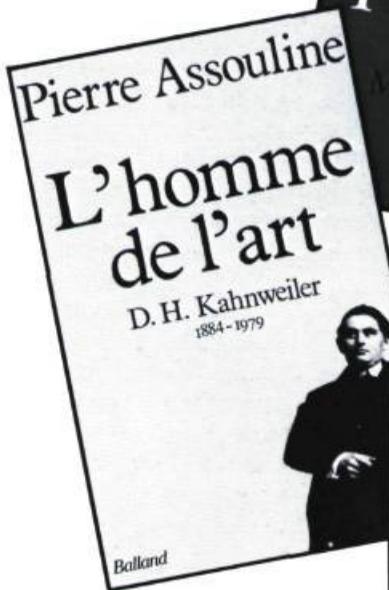
P. Assouline

Balland, 1988; 46,00 \$

Valait-il la peine de consacrer un gros pavé de plus de 500 pages à un simple marchand de tableaux? Sans aucun doute, quand on sait que le marchand de tableaux en question s'appelle D.-H. Kahnweiler. Ce n'était pas n'importe qui Kahnweiler. Marchand d'abord, bien sûr. Il vendait les tableaux de qui? Picasso, Braque, Derain, Gris, Masson, Léger. Rien que les plus grands, en somme. Il les a découverts, encouragés, soutenus; il s'est fendu en quatre pour trouver des acquéreurs à leurs oeuvres quand personne ne les connaissait ou pendant les années de crise économique. Marchand, oui. Mais chez lui le commerçant n'a jamais pris le pas sur l'amateur (au sens fort). La preuve est qu'il ne s'est enrichi dans le commerce de la peinture que très tardivement, à un âge où on est normalement à la retraite. Kahnweiler, s'il était très sérieux en affaires (ô combien!) n'a jamais vendu que les tableaux qu'il aimait. Ce qui voulait aussi dire: de peintres qu'il aimait: «j'aime encore plus les hommes que les tableaux...». Tout l'homme est là. Belle leçon, vraiment.

Kahnweiler, c'est aussi un éditeur: Malraux, Jacob, Bataille, Queneau, d'autres encore. Là aussi des têtes d'affiche. Il faisait illustrer leurs livres par les peintres de son «écurie». Écrivain d'art, enfin: monographies, préfaces, articles en grand nombre. Certains de ses textes ont façonné pour longtemps la lecture des oeuvres cubistes et restent même aujourd'hui des textes de référence.

Assouline a pu réaliser ce beau livre en très grande partie parce que Kahnweiler gérait ses papiers comme nul autre. Il tapait toujours un double de ses lettres. Quand on sait qu'il est mort presque centenaire et qu'il passait tous ses avant-midi à en écrire, on imagine la



somme de documents de première main dont a pu disposer son biographe. Kahnweiler allait jusqu'à noter par le menu ses conversations avec Picasso, dès qu'il rentrait chez lui. Et ils se sont fréquentés pendant presque trois quarts de siècle... Ces conversations avec Picasso sont assez particulières puisqu'on a l'impression qu'aucun des deux n'écoute l'autre. Ils ne s'entendent sur rien, ni sur les prix, ni sur la peinture. À part cela, les meilleurs amis du monde. Ils ont joué pendant des décennies une sorte de pièce à deux personnages dont on a pu dire qu'elle était «leur meilleure création commune».

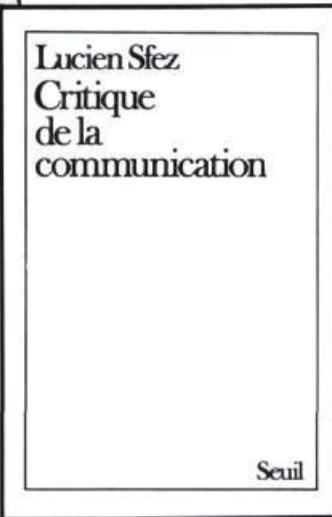
C'est vrai, *L'homme de l'art* de P. Assouline a presque les proportions du *Petit Robert*. Mais n'ayez crainte: dès qu'on est plongé dedans, on oublie vite qu'on a un gros pavé entre les mains.

Jacques Martineau

LES FEMMES ET L'ARGENT

Marie-Françoise Hans  
Grasset, 1988; 34,95 \$

Quoi que puisse vaguement promettre le titre, qu'on ne s'y trompe pas: *Les femmes et l'argent* n'est ni un guide



refuse d'associer la féminité à autre chose que la générosité, la frivolité ou la pauvreté. L'argent, ici, sert de prétexte à une réflexion plus globale sur l'hésitation habituelle des femmes face au pouvoir. Pas révolutionnaire, mais intéressant tout de même.

Christine Eddie

CRITIQUE DE LA COMMUNICATION

Lucien Sfez

Seuil, 1988; 49,95 \$

Le titre du dernier ouvrage de Lucien Sfez n'est pas très accrocheur. Pensons par exemple, et par contraste, à la plus récente parution de P. Watzlawick, notable actuel de la communication: *Comment réussir à échouer?* Rutilante différence où brille avec panache le paradoxe le plus racoleur.

Et pourtant...même si, il est vrai, Sfez joue souvent d'un langage nettement spécialisé — il est sans concession dans ses références théoriques et paradigmatiques — et même si la somme des territoires qu'il scrute est un peu vertigineuse, le lecteur tant soit peu motivé et curieux de l'objet de la communication y trouvera largement son compte. A fortiori le lecteur inquiet, ou encore excédé des dithyrambes positivistes des technologues de la communication.

Thérapie contextuelle (quick therapy), auto-organisation, science cognitive, intelligence artificielle, effet media, etc., Sfez repère les plus importants bouillons des sciences de la communication qu'il questionne sans complaisance. L'ouvrage relève, en quelque sorte, du journalisme d'enquête spécialisé, étoffé de considérations et de préoccupations épistémologiques.

Conclusion principale du projet: la communication, les technologies de la communication souffrent de tautisme aigu. Curieux néologisme, tout à la fois fil d'Ariane et épilogue de la *Critique de la communication* «tautisme, c'est-à-dire en un seul vocable autisme, tautologie et totalitarisme». Les analyses de Sfez témoignent de nombreux cas... Certaines démonstrations sont plus accessibles, ainsi celle de l'autarcie aseptique de l'adolescent «ordinatique» rivié à son Mac (curieuse situation où l'on ne sait plus très bien qui est complice de qui?).

conforté dans son cheminement par une intelligence autre, toute-puissante, artificielle; d'autres plus serrées: la démonstration que nous offre Sfez du tautisme de Pylyschyn (cognitiviste) et de Wittgenstein requiert une certaine attention!

Il arrive que les textes de présentation des maisons d'édition soient sujets à caution. Bien sûr, marketing oblige. Cette fois l'étiquette des gens du Seuil est incontestable: *Critique de la communication/ «Un livre somme»*.

Jean-Pierre Lamoureux

## LIGNES D'UNE VIE

Étiemble

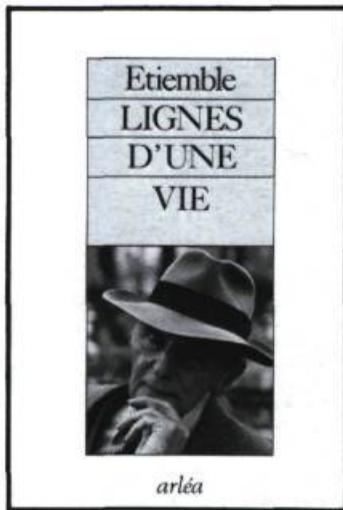
Arléa, 1988; 37,95 \$

Qui a vu à *Apostrophes* ce vieux monsieur précieux et grondeur portant gilet, béret et cravate rouges soigneusement agencés, et qui s'enflammait en invoquant certains souvenirs, le retrouvera tel quel dans *Lignes d'une vie* où, se défendant d'écrire des mémoires, Étiemble raconte son itinéraire intellectuel.

Étiemble est un polémiste. Les combats qu'il a menés contre le franglais, contre le racisme et autres pornographies en témoignent. C'est aussi un critique, un poète, un romancier; le *Petit Robert 2* le qualifiera de «moraliste des lettres». *Lignes d'une vie*, qui nous le fait voir dans tous ces rôles, nous parle des influences qu'il a subies, des polémiques qu'il a lancées, de son amour des mots, de ses débuts dans l'écriture.

Le petit René fut un enfant prodige qui se comparait au fils prodigue de la Bible, s'étonnant que celui-là eût un «u» dont il était privé. À un âge tendre, il était déjà comparatiste. On ne s'étonnera pas d'apprendre que le *Petit Larousse* est le premier livre qu'il a eu entre les mains, le seul d'ailleurs pour un bon moment, car on n'était pas riche à la maison. Il lut, relut, supputa les mots et leur définition se délectant particulièrement des pages roses avec leurs expressions latines, grecques et étrangères.

L'écriture l'accompagna dès son plus jeune âge. «Jusqu'à mon agrégation, j'écrivis pour moi seul.» Mais c'était une activité importante pour lui, voire essentielle: «Je



n'écrivais, tout jeune, que pour ne pas me suicider.» Dans le chapitre «Comment j'écris mes romans», Étiemble explique sa démarche en disant qu'il fait de la mythistoire, alléguant que le travail de «l'oubliuse mémoire» transforme le réel dont il part. Il nous confie qu'il travaille beaucoup ses romans, récrivant jusqu'à cinq fois chaque chapitre. Il se plaint de ce que ses obligations professionnelles l'empêchent d'écrire davantage. Les écrivains d'ici qui n'arrivent pas à vivre de leur plume éprouveront une sympathie toute fraternelle pour cet auteur prolifique et célèbre qui écrit: «Héritier, comme Gide ou Martin du Gard, j'aurais achevé mon oeuvre, moi aussi. Je ne fus jamais qu'un boursier.»

Les pages les plus émouvantes, les plus obscures aussi pour nous d'une autre époque et vivant loin de la France et de ses chapelles littéraires, sont celles qu'il consacre à Paulhan, son père spirituel. Ce dernier, écrivain, linguiste et critique littéraire, était directeur de la *Nouvelle Revue Française*. C'est à lui que le jeune Étiemble soumettait ses manuscrits que Paulhan, plus souvent qu'autrement, qualifiait de nuls. Étiemble toute sa vie tenta de lui plaire, sans succès semble-t-il. Dans le chapitre intitulé «Le meurtre du père», il règle ses comptes avec Paulhan et l'assassine *post mortem* en réfutant, entre autres, sa conception du langage.

Il faut dire ici qu'Étiemble a toujours pris parti pour le langage contre le linguistique, dénonçant l'engouement pour cette science. Avec ironie, il remarque que si la structure d'une langue était le seul gage de sa clarté et de sa précision, Descartes et Montaigne au-

raient dû écrire en turc...

L'éternel défenseur du français poursuit inlassablement sa lutte contre le franglais. Hier encore, il dénonçait des mots comme «pub», «médiats» et autres emprunts. On sent que son combat ne s'arrêtera jamais et ce livre, empreint de sincérité, d'ardeur, de vitalité, est bien dans la ligne de sa vie.

Louise G. Mathieu

## AU PROPRE ET AU FIGURÉ

Jacques Attali

Fayard, 1988; 49,95 \$

Conseiller du pouvoir, au sens propre, Jacques Attali veut nous en apprendre la maîtrise, au sens figuré. En 550 pages serrées d'une somme dont je ne peux rendre compte que par soustraction, Attali déploie son histoire de la propriété et nous propose une ample périodisation, à rapprocher de celle du sociologue Alain Touraine: depuis les sociétés primitives, où la survie resta longtemps le souci principal, jusqu'à nos sociétés

contemporaines, pleinement capables d'agir sur elles-mêmes, de se choisir des modèles — «virage» ou «bluff» technologique? — et de se mobiliser à leur service, à travers leurs institutions et leurs organisations.

Attali nous révèle, ou nous rappelle, qu'après les femmes et les terres, après l'argent et l'industrie, c'est l'information, créée ou reproduite, qui devient une propriété accumulée. Information qui va jusqu'à celle des codes génétiques, désormais manipulables sans autres limites que celles de nos décisions. Information dont les signes s'échangent entre les réseaux, des barrières du savoir aux frontières du pouvoir. La vie elle-même, individuelle ou sociale, devient un texte à lire, mais d'abord à tracer, tel un fil d'Ariane dans le dédale conflictuel des rapports sociaux et intersociaux.

Nous savions qu'à la fin du commencement était le Verbe. Nous découvrons qu'au commencement de la fin, ressurgit le verbe, mais cette fois le nôtre, en mal de création et d'identité. Attali donne raison ▶

## NOUVELLE COLLECTION POCHE



Ce livre explique avec limpidité les mouvements financiers: pourquoi ils existent et comment ils s'effectuent. Il permet de comprendre clairement les liens entre finance et économie. Un ouvrage essentiel pour comprendre l'actualité et en saisir les enjeux. 159 p. 9.95\$



Deux secteurs en particulier ont attiré les foudres de l'administration Reagan, la sécurité sociale et la réglementation du travail. Une analyse du mandat Reagan qui nous permettra de mieux comprendre l'enjeu de la course à l'élection présidentielle américaine. 192 p. 9.95\$



Après des années d'obéissance, certains pays refusent de payer. Les débiteurs agissent, les créanciers s'inquiètent. Si l'endettement a d'abord été une solution erronée à la crise du Nord, qui doit aujourd'hui en payer le prix? 192 p. 9.95\$

EDITIONS SAINT-MARTIN  
4316, boul. Saint-Laurent  
Montréal, Québec H2W 1Z3  
(514) 845-1695

Dans toutes les bonnes librairies

à Sartre: nous sommes bel et bien condamnés à être libres, pour ne plus vivre, ou mourir, que par nos décisions.

Attali se répète beaucoup, d'un livre à l'autre. Mais c'est qu'à vouloir dégager de l'amoncellement d'événements et d'informations ce qui fait l'invariant, le *propre*, de l'homme, il se doit aux mêmes fidélités de perception, de réflexion et de perspective.

Au moment où d'aucuns succombent aux chants des sirènes du libéralisme et de l'individualisme *entrepreneurial*, le livre de Jacques Attali devient un argumentaire tonique et nécessaire.

Quant à la forme, malgré le goût prononcé de l'auteur pour les formules, l'ouvrage est d'une lecture d'autant plus agréable que les ouvrages de ce niveau sont rarement d'une aussi bonne qualité littéraire.

Comme le prince dont il est le Machiavel, Jacques Attali n'a pas fini de nous surprendre.

Jean Carette

**LE TRIANGLE ROSE**

Jean Boisson  
Laffont, 1988; 24,70 \$

On sait que la pensée *moderne* a évolué sur la question de l'homosexualité masculine. Toujours plus gênante que celle des femmes cependant. De plus en plus, les *gay* deviennent visibles et se réclament de la grande famille universelle qu'est l'être humain. Mais comble de malchance, le Sida fit son apparition, la *maladie d'amour*, le «Sid'Amour à Mort» comme le chante Barbara sur son dernier album. Les observateurs, au plus fort de la crise, n'ont pas manqué de souligner un retour au Moyen Âge. Plusieurs groupes *gay* et d'autres plus *straight* ont prétendu que l'argent pour la recherche n'a «débloqué» que le jour où cette maladie devient une menace pour les «autres».



Un phénomène, sur bien des points similaire, a vu le jour au début des années trente en Allemagne. L'historien français Jean Boisson vient de faire paraître un livre choc, saisissant, intitulé *Le triangle rose* avec comme sous-titre (remarquez les dates) *La déportation des homosexuels (1933-1945)*. Jean Boisson accuse ici les écrivains de l'histoire d'avoir la mémoire défaillante, de commettre le péché d'omission. Il semble qu'en Allemagne les homosexuels des deux sexes eurent le droit de vivre jusqu'à l'arrivée au pouvoir du parti national-socialiste d'Adolf Hitler. Boisson relate, avec discours à l'appui, la pensée du parti et de son chef à ce sujet: race pure, reproduction des meilleurs, etc.—, et les mesures prises: dénonciations, déportations, camps de concentration, sévices (les plus cruels, administrés souvent par les autres détenus), expériences de traitement de l'homosexualité et finalement l'extermination. Mais le plus sombre du tableau pour ceux et celles qui, miraculeusement, ont survécu restait à venir. Jean Boisson montre que les anciens déportés hétérosexuels refusèrent, à l'occasion de fêtes commémoratives, d'admettre parmi eux ces «cochons de pédés». «Il en fut

ainsi notamment à Nantes, en avril 1981, lors de la journée de la Déportation, lorsqu'un groupement d'homosexuels voulut participer au dépôt de gerbes traditionnel» (p.210). Boisson rappelle d'autres événements du même ordre, plus récents encore, dont celui de Besançon, le 28 avril 1985. S'il y a eu évolution des mentalités, elle est bien lente.

Gilles Léveillé

**L'AMOUR EST PLUS FROID QUE LA MORT**  
Robert Kartz  
Presses de la Renaissance,  
1988; 34,95 \$

Si on considère qu'une compilation érudite ne simule pas une vie et qu'une biographie romancée n'est pas respectueuse de la réalité, on peut exiger que le récit d'une vie se situe ailleurs, soit entre l'histoire de la personnalité

d'un(e) auteur(e) et son oeuvre.

Dans *L'amour est plus froid que la mort* (titre emprunté au premier long métrage de Fassbinder), Robert Katz présente un cinéaste roi qui règne en despote sur sa cour. Auteur d'une oeuvre cinématographique des plus singuliers, Fassbinder transpose dans ses films la «vie de famille» plutôt orageuse qui se créait sur chaque plateau de tournage. Frappé d'une boulimie du travail, le cinéaste tournait sans cesse. Il avait constamment besoin de se sentir entouré d'une équipe qui reconstituait tant bien que mal la famille qu'il n'a pas eue lorsqu'il était enfant.

À la lecture du livre de Katz, il serait aisé de croire que le grand cinéaste Rainer Werner Fassbinder n'a été qu'un monstre. Cependant, le biographe a introduit des voix narratives parallèles à la sienne. À souligner, le témoignage de Dieter Schidor (surnommé Kitty), un des amants du cinéaste, qui explique comment un être si complexe a pu fasciner tant de gens.

Riche en informations, *L'amour est plus froid que la mort* se situe plus près du pôle scientifique qu'artistique. Malgré tout, il livre une certaine coïncidence affective et parfois la pensée du réalisateur sur son oeuvre. Toutefois, l'évolution de la personnalité de l'homme est difficilement perceptible parce que le regard du biographe est extérieur au récit.

Sylvie Beaupré

**LA POLITIQUE SOCIALE AMÉRICAINE: LES ANNÉES REAGAN**  
Frédéric Lesemann  
Saint-Martin/Syros,  
coll. «Alternatives sociales»,  
n° 4, 1988; 9,95 \$

Bien connu pour ses travaux sur la politique sociale québécoise (*Du pain et des services*, Saint-Martin, 1981), Lesemann se tourne maintenant vers ce qui a toujours été la principale inspiration de nos fonctionnaires et politiciens: les États-Unis. Son objectif est de montrer comment, sous prétexte de redémarrer l'économie, l'administration Reagan vise en fait à réassujettir la société aux principes conser-

vateurs classiques: rejet de l'aide de l'État aux catégories les plus vulnérables, libre jeu du marché, domination du travail, etc. Notre ministre des services sociaux aurait appelé cela «couper dans le gras».

La démonstration s'effectue en trois temps: après avoir rapidement rappelé les bases idéologiques de la stratégie conservatrice, Lesemann retrace l'histoire de la politique sociale américaine pour enfin indiquer comment l'administration Reagan cherche à déconstruire la plus grande partie de ce que ses prédécesseurs avaient fait. Les résultats sont assez effrayants: augmentation des inégalités entre les sexes, les régions, les âges, les groupes ethniques et les catégories de revenus, croissance de la pauvreté, chômage structurel, rétrécissement des syndicats, etc. Ces politiques ne constituent pas seulement un assaut contre les groupes les plus fragiles, elles sont aussi lamentablement inefficaces pour atteindre les objectifs que leur assigne l'idéologie conservatrice.

Les politiques reaganiennes ont donc comme effet premier de reporter les coûts de la réorganisation économique sur les groupes les plus pauvres, réorganisation dont seules les catégories les plus favorisées recueilleront les bénéfices. Les pages que Lesemann consacre à la transformation de la politique fiscale sont de ce point de vue lumineuses. Les États-Unis ont toujours été un pays diversifié: ils deviennent maintenant une société marquée par une *dualisation* croissante. Selon la phrase bien connue: *The rich get richer and the poor get children*.

Ce livre est écrit dans une langue claire qui en rend la lecture agréable. Il deviendra sûrement une référence essentielle (et une des rares en français) pour les travailleurs sociaux, les étudiants et tous ceux et celles qui ne se réjouissent pas de ce que nos gouvernements rêvent de refaire l'expérience des USA et



de la Grande-Bretagne. Les observateurs attentifs des réformes de l'aide sociale pourront donc, malheureusement, y trouver de nombreuses réflexions applicables au cas du Québec.

On doit cependant regretter que l'auteur n'ait pas montré avec plus de précision les résistances aux politiques de la nouvelle droite. S'il est vrai, ainsi que l'affirme Lesemann, que les Américains ont élu Reagan pour ses promesses de redémarrage de l'économie et non pour sa philosophie conservatrice, l'étude de tels mouvements de résistance montrera quelle direction pourraient prendre les espoirs démocratiques.

Pierre-André Tremblay

**KARAJAN**  
Roger Vaughan  
Belfond, 1988; 34,95 \$

**VILLA LOBOS**  
Anna Stella Schic  
Actes Sud, 1987; 34,95 \$

Qualifié plus ou moins ironiquement de «maître de la musique d'Europe», Herbert von Karajan est — excusez le cliché — une légende vivante. Âgé de 80 ans, il est toujours un des chefs d'orchestre les plus actifs du monde. Idolâtré par plusieurs, honni par d'autres, celui qui dirige les destinées



du prestigieux orchestre philharmonique de Berlin depuis la mort de Wilhelme Furtwängler en 1954 a profondément marqué la vie musicale internationale de XX<sup>e</sup> siècle.

C'est à ce monument vivant que Roger Vaughan, journaliste américain spécialisé dans les grands reportages, vient de consacrer un essai biographique. Plutôt que de se cantonner dans la grille traditionnelle du genre, Vaughan construit son livre sur le modèle

du reportage journalistique. Karajan se livre rarement. Il déteste journalistes, musicologues et biographes. S'il a autorisé Vaughan à le suivre dans ses activités, c'est qu'en plus d'être un mélomane averti, l'auteur partage une passion avec lui: la voile. Ce n'est donc pas le seul musicien que l'on découvre dans ce livre, mais aussi le sportif fanatique de voitures de sport, de grands voiliers et d'aviation.

Malgré tout, le journaliste-biographe ne se laisse pas hypnotiser par son sujet. S'il montre un Karajan dans toute sa splendeur de chef d'orchestre et de maître d'oeuvre d'événements musicaux aussi importants que le festival de Pâques de Salzburg qui, annuellement, attire les mélomanes de tous les continents, il n'évacue pas les aspects polémiques de la carrière et du caractère de Karajan: son adhésion hâtive au parti nazi, ses activités musicales au cours de la Seconde guerre mondiale, les coûts somptuaires de ses entreprises, son caractère dictatorial, ses affrontements avec les musiciens de l'orchestre de Berlin, etc.

**PRÉVENIR LE BURN-OUT**  
LA MÉTHODE POUR PRÉVENIR ET GUÉRIR

JACQUES LANGUIRAND

**PRÉVENIR LE BURN-OUT**

LIVRE AVEC AUDIO-CASSETTE

**Le best-seller santé!**

**LIVRE ET AUDIO-CASSETTE DANS UN BOÎTIER PROTECTEUR**

**Les éditions Héritage**

DISPONIBLE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Même si l'auteur ne sait pas toujours éviter les redites, même s'il lui arrive de s'attarder un peu trop sur certains événements, sa capacité de cerner la psychologie pourtant complexe du personnage et son style vivant de journaliste-reporter, bien respecté par le traducteur, rendent passionnante la lecture de son *Karajan*.

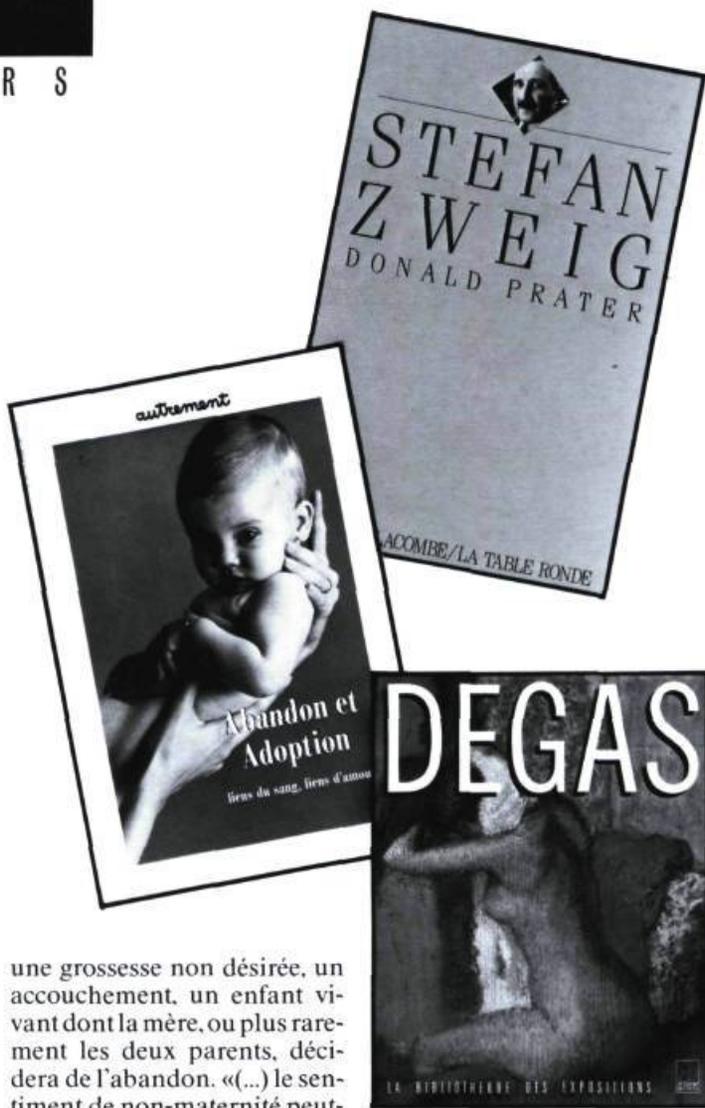
Il n'en va pas de même pour le *Villa Lobos* d'Anna Stella Schic. Pianiste et non pas écrivaine, elle est visiblement plus à son aise devant le clavier de son piano que devant celui de sa machine à écrire. En plus d'être mal écrit, *Souvenirs de l'indien blanc* est un livre hybride où viennent s'entrechoquer anecdotes, notes historiques et musicologiques sur la musique brésilienne, témoignages, souvenirs (trop) personnels, etc. Le résultat est cacophonique et d'un intérêt plus que discutable. Une exception doit être faite pour le chapitre consacré à la présentation des oeuvres de Villa Lobos. Mais trente-deux pages ne font pas un livre. Le compositeur des magnifiques *Bachianas Brasileiras* méritait beaucoup mieux pour le centenaire de sa naissance. Bref, un livre qui n'ajoutera certainement rien au prestige de la pourtant superbe collection «Musique» des éditions Actes Sud.

Guy Champagne

**ABANDON ET ADOPTION**  
**Autrement, no 96; 27,95\$**

«En cette fin de siècle, l'adoption devrait être essentiellement un moyen de donner une famille aux enfants qui en sont privés, et seulement à titre exceptionnel la consolation des couples qui n'ont pas d'enfants» (J. Rubelin-Devichi, p. 110).

Des propos qui font réfléchir. Une thématique dense, riche. Un sujet encore occulté que la revue *Autrement*, sous la direction de Brigitte Trillat, traite avec une grande lucidité et beaucoup de générosité. Car l'adoption suppose avant tout



une grossesse non désirée, un accouchement, un enfant vivant dont la mère, ou plus rarement les deux parents, décidera de l'abandon. «(...) le sentiment de non-maternité peut-il coexister avec la présence d'un enfant dans le ventre?» (C. Bounet, p. 37).

Que signifie l'abandon d'un enfant, légalement à la naissance ou de fait plus tard (par désintéressement), dans une société (ici la France) où le désir d'enfant est porté aux nues?

«Tu as quatorze ans, et je sais que le jour est proche où je devrai répondre à la question que tu me poseras: «Pourquoi m'as-tu abandonné?» (...) Je tenterai de t'expliquer alors qu'il est des actes que la morale réprovoque et condamne et qui ressemblent pourtant à des actes d'amour. Je te dirai qu'abandonner est parfois le seul moyen de laisser vivre». (A. Laury, p. 28).

À parcourir les témoignages des mères abandonnant et adoptives, d'enfants adoptés, de travailleuses impliquées dans l'Aide sociale à l'enfance, l'émotion embue notre regard. S'ouvre à notre compréhension tout un univers de souffrances et d'attentes, mais aussi d'amour. L'abandon et l'adoption, les deux termes contradictoires d'une même démarche, modifient la parenté et la filiation. Les liens de sang récusés cèdent la place aux liens d'amour. Et l'adoption prend valeur en soi. A

condition que le deuil de l'engendrement biologique soit effectué (l'enfant adopté n'est pas un ersatz d'enfant naturel), et que l'ouverture et la tolérance soient plus fortes que toute idéologie, même celle de la justice sociale.

Des enquêtes nous montrent la situation de l'adoption au Brésil, en Argentine, dans les pays du Maghreb (où la *charia*, la loi religieuse, interdit l'adoption), aux États-Unis, en France, au Chili. L'adoption internationale est traitée avec beaucoup de sensibilité et de réalisme: phénomène relativement récent, elle soulève des enjeux inter-culturels et socio-économiques tant du côté des pays que des parents et des enfants.

Nous apprenons des ethnologues l'existence de deux grands types d'adoption: l'adoption comme substitut direct de l'infanticide, ou l'adoption comme une forme encouragée de sociabilité, l'enfant étant alors un bien qui circule, qu'on ne possède pas. Du même coup resurgit le mythe de l'enfant abandonné puis retrouvé qui est à l'origine de bien des civilisations: le

sauvetage de Moïse, le retour d'OEdipe, ou de Romulus et Rémus.

On se prend à souhaiter un ouvrage aussi bien documenté pour le Québec. De lecture facile et stimulante, les textes, plus d'une quarantaine, abordent à peu près tous les aspects de l'adoption et sous différents angles. Mais le point de vue global privilégié par le dossier est celui de l'intérêt de l'enfant. Ainsi note un collaborateur (F. Charles, p. 450: «...c'est dans l'adoption que tout enfant abandonné peut trouver son salut».

Marie-Thérèse Lacourse

**DEGAS**

**Collectif**  
**Adam Biro, 1988; 34,95 \$**

C'est dans le sillage de l'exposition Degas présentée cette année à Paris, à Ottawa et à Washington que s'inscrit ce livre sur Degas, paru à la toute nouvelle maison d'édition Adam Biro (ex-responsable des livres sur l'art chez Flammarion).

Bien conçu, cet ouvrage est divisé en parties distinctes confiées chacune à une autorité en la matière. Jean-Paul Bouillon, à qui l'on doit le magnifique *Journal de l'art nouveau* récemment paru chez Skira, signe l'essai principal intitulé *Degas et son temps*; il y met en relief le formalisme du travail de l'artiste (ce qui est curieux de sa part, Bouillon n'étant habituellement pas un partisan de ce type de projection historique). Selon lui, la mise en évidence de l'«artifice» de la représentation picturale (éclairages, cadrages, jeux de surfaces et de textures) est au centre de l'oeuvre de Degas et constitue une forme d'anti-réalisme qui différencie cette oeuvre de l'art impressionniste et lui confère toute son actualité.

Viennent ensuite les articles de Sophie Monneret (auteur du *Dictionnaire de l'impressionnisme* chez Denoël) sur les écrits du peintre et de Pierre Vaisse (autre dix-neuviémiste notoire) sur sa fortune critique. Le tout est complété d'une biographie signée Denys Sutton, d'une série d'analyses d'oeuvres par Pascale Bertrand, d'une bibliographie et j'en passe. Il faut ajouter à la qualité des textes la qualité irréprochable de l'il-

lustration et des reproductions couleur des oeuvres (au nombre de 55).

Compte tenu de son prix raisonnable, ce livre (et ceux qui suivront, espérons-le) constitue une heureuse alternative aux livres sur l'art habituels, qui sont ou bien sans intérêt lorsque abordables, ou bien hors de prix lorsque intéressants.

Pierre-Stéphane Aquin

## STEFAN ZWEIG

Donald Prater

Lacombe/La table ronde, 1988; 39,95 \$

Une biographie du grand écrivain Stefan Zweig s'imposait depuis longtemps. Mais l'auteur était tombé dans l'oubli. Pour le connaître, il faut être curieux, sortir des sentiers battus de la littérature. Je suis un passionné de Zweig depuis des années, en fait depuis la lecture de son roman *La confusion des sentiments*. Mais cette passion, je l'ai longtemps vécue en solitaire. Comment la partager, en effet, la plupart des livres de Zweig étant épuisés?

La très bonne biographie de Donald Prater permettra, je l'espère, de mieux connaître l'homme Zweig, mais un problème demeure, et il est de taille: la vie de Zweig n'encouragera peut-être pas le lecteur à lire ses livres. Voici en fait un écrivain dont la biographie est bien loin de l'oeuvre. La passion à l'état pur qu'on retrouve dans ses romans, semble absente de sa vie et l'homme apparaît d'un abord difficile. Fortuné, Zweig a pourtant passé sa vie caché dans des chambres d'hôtel. L'homme était plein de petites manies agaçantes pour nous. Par ailleurs, on comprendra peut-être mal qu'un écrivain persécuté par les nazis n'ait pas voulu se joindre aux intellectuels de son époque qui ont combattu le nazisme. Pendant qu'on brûlait ses livres, pendant que des écrivains comme Romain Rolland et Herman Hesse résistaient au fascisme, Zweig leur écrivait qu'il ne fallait pas trop s'en faire, que tout reviendrait bientôt à la normale. On peut s'étonner d'une telle *inconscience*.

L'apolitisme de l'écrivain surprend. On se demande comment un homme aussi cultivé pouvait ne pas voir. Il y

aurait ici un parallèle intéressant à faire entre Heidegger et Zweig, qui exigerait un sérieux travail d'analyse. En fait, Zweig était un homme du *juste milieu*, à une époque où il n'était pas permis de se tenir au milieu. Toute sa tristesse, toute sa grande difficulté à vivre viennent justement de là. Il voit les passions s'emparer des autres, il ne veut pas renoncer à sa position de sérénité. Il voit le monde s'écrouler autour de lui et il vit l'impuissance de ses interventions. L'homme a fini par être détesté de tous.

Prater souligne que sa biographie est un premier travail de reconstitution de la vie de l'écrivain, car des centaines de documents ne sont pas encore répertoriés.

Zweig s'est suicidé avec sa seconde épouse au Brésil. Il a laissé un mot: «Mais il fallait à soixante ans des forces exceptionnelles pour tout recommencer à nouveau et les miennes sont épuisées par des années d'errance sans patrie.» Cette force, on la retrouve dans l'oeuvre de Zweig qu'il faut d'abord lire. La vie d'un auteur ne mène pas toujours à l'oeuvre, le contraire peut-être.

Marc Chabot

## LE SANG. MYTHES, SYMBOLES ET RÉALITÉS

Jean-Paul Roux

Fayard, 1988; 39,95 \$

Notre réaction devant une simple transfusion sanguine est un reflet de ce que Roux appelle le «vertige du sang», cet insondable sentiment qui saisit tout l'être lorsqu'il est mis en contact avec le sang impur, le sang du meurtre et, aussi, le sang menstruel. L'universelle répulsion qu'inspire ce dernier est à l'origine d'une quantité innombrable de tabous et de rites qui ne sont que secondairement liés au sexe.

Dans le sacrifice, c'est le sang qui compte; c'est lui qui est chargé des valeurs sacrées de la vie et de la mort. Ambiguïté fondamentale sur laquelle reposent tant de mythes, et jusqu'aux plus récents avec l'archétype du vampire, figure de l'homme contemporain.

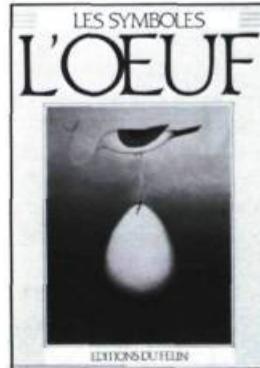
Mais si le sang a un sens mystique qui trouve son achèvement dans le sacrifice du Christ, il peut également être



• LE FELIN •

# LES SYMBOLES

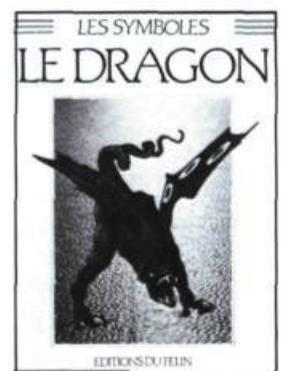
17.95



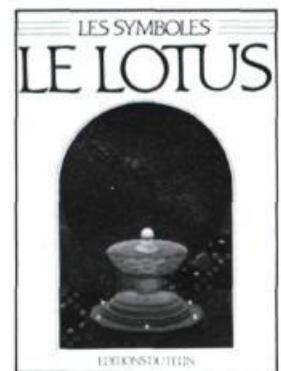
L'oeuf et son mystère: celui de la semence invisible dont la fabuleuse énergie cachée recèle tout le symbole de la Création.



Comprendre l'arbre, c'est aussi se comprendre soi-même et pénétrer par sa symbolique les mystères du vivant.

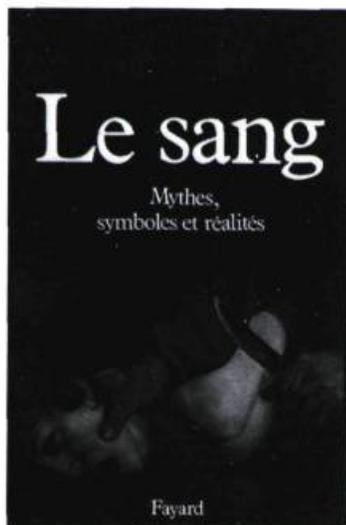


Sa double nature terrestre et céleste fait de lui le gardien des forces cachées au-delà du bien et du mal.



Symbole de l'harmonie cosmique, le lotus est la perle naturelle et sacrée de la perfection accomplie.

diffusion **RAFFIN**



désacralisé. Les Mexicains ne font plus de sacrifices humains comme leurs ancêtres aztèques, mais ils vont vendre leur sang chez l'Oncle Sam, et pour la même raison: survivre.

C'est que le sang se prête et se mêle à tous les échanges. Partout où l'on veut sceller un serment, réaliser une communauté de sang ou un échange de coeurs, on engage l'âme, l'âme-sang. Aussi est-ce bien pourquoi ce fluide vital sera anthropomorphisé: dans la vendetta, il crie vengeance.

L'étude de Jean-Paul Roux n'est pas exhaustive et ne prétend pas l'être. Elle parvient cependant à faire entrevoir l'unité sous-jacente, non seulement des grandes religions, mais peut-être davantage de toutes les aspirations humaines dans ce qu'elles ont de plus intime et de plus profond.

À travers une série de tableaux, une sorte de musée du sang, l'auteur nous conduit à la reconnaissance de notre appartenance à la communauté humaine entière. Devant l'insignifiance que la société contemporaine imprime à nos relations, on ne peut demander mieux.

Claude Lafrenière

**REQUIEM POUR SUPERMAN**

Gérald Messadié  
Laffont, 1988; 24,95 \$

«L'Amérique fait partie de notre paysage occidental. Son influence s'étend bien au-delà

de ses frontières. D'où la nécessité de rappeler, fût-ce durement, que le modèle qui était appliqué n'est pas efficace et en tout cas pas humain (...) Et que les jours de neige à New York, on évite de heurter du pied un tas sur lequel la neige s'amoncelle, parce qu'on ne sait pas si c'est un humain ou tas de détritiques et si, dans ces boîtes en carton, il n'y a pas quelqu'un qui est mort de froid.»

Un mort dans une rue de New York a toujours une signification plus universelle qu'un mort dans le métro de Paris. Ici, vous avez droit à un fait de civilisation; en Europe, ce n'est rien, les clochards parisiens ne méritent pas la pitié d'un penseur!

L'essai de Messadié n'échappe pas à l'exagération déjà connue du Français pour l'Amérique. Le mal est partout, dans Elvis Presley comme dans Madonna. On compare cet essai à celui de Tocqueville; détrompez-vous, ce livre n'a rien à voir avec *De la démocratie en Amérique*.

Tout le monde y passe. Même lorsque l'auteur est prudent, il ne l'est pas, ce qui nous donne des affirmations comme celle-ci: «Loin de moi l'idée que l'innocent Thoreau soit l'inspirateur de la toxicomanie, de la promiscuité sexuelle et de l'art parodique. Ce ne sont là que les épiphénomènes des principes de Thoreau: l'individu prime sur les masses, l'émotion prime sur la raison et la nature prime sur l'homme.» L'auteur devrait savoir qu'on se tait lorsqu'on veut tenir loin de soi de telles idées, qu'on n'essaie pas de les introduire quand même dans la tête des lecteurs en se donnant de petits airs d'objectivité.

On sait que depuis quelques années la culture française se porte mal. Je pense qu'elle n'ira pas mieux en essayant de faire la preuve qu'elle n'est tout de même pas encore *américaine* ou que la culture de l'Amérique n'existe pas.

Tout ira mieux lorsqu'on trouvera un tel livre dans une poubelle du *subway* parisien!

Marc Chabot

# Les nouveautés de Prise de Parole

## Poèmes anglais

Patrice Desbiens

Sudbury, *Prise de Parole*, 1988, 64 pages, ISBN 0-920814-97-2, 9,95\$

*"I am French, but I don't speak it... Do you want more coffee?"*



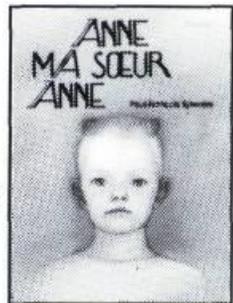
C'est sur cette définition d'être bilingue en Ontario que s'ouvrent les **Poèmes anglais** de Patrice Desbiens. Dans ce recueil qui oscille entre Sudbury — où "tout le monde vient d'ailleurs et veut être ailleurs" — et Québec, le lecteur retrouve l'humour solide et le cynisme parfois grinçant qui sont le propre de l'auteur.

En 1986, Patrice Desbiens figurait parmi les cinq finalistes pour le Prix du Gouverneur général, catégorie poésie française, pour son recueil **Dans l'après-midi cardiaque**. Outre ce titre, M. Desbiens a publié, depuis 1977 aux éditions *Prise de Parole*, **Les conséquences de la vie**, **L'espace qui reste**, **L'homme invisible/The Invisible Man**, **Sudbury**, et **Les Cascadeurs de l'amour**.

## Anne, ma soeur Anne

Paul-François Sylvestre

Sudbury, *Prise de Parole*, 1988, 112 pages, ISBN 0-921573-02-2, 9,95\$



Anne ne recule devant rien. Sa curiosité naturelle et son intégrité personnelle la conduisent d'abord sur des chemins tortueux, puis dans des souterrains mal éclairés où elle lève le voile sur de scabreuses affaires. Victime des agissements tordus et souvent pervers qui hantent les coulisses du pouvoir, Anne aboutit devant les tribunaux. Tout au long de son procès, elle ne sacrifiera jamais l'innocence de la petite fille qui avait reçu, à son cinquième anniversaire, une poupée au visage angélique qui se nommait, elle aussi, Anne.

Romancier, journaliste, chercheur, Paul-François Sylvestre a déjà signé une vingtaine d'oeuvres, dont trois romans. **Des oeufs frappés** paraissait aux éditions *Prise de Parole* en 1986.

## Disponible chez votre libraire



**PRISE DE PAROLE**

c.p. 550 Sudbury (Ontario) P3E 4R2 (705)675-6491